

**Stéphane Audoin-Rouzeau, Ed., *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées. 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, 346 p.**

Cet ouvrage nous livre un document exceptionnel, une source précieuse pour plusieurs raisons. Entre autre, il est intéressant de relever que le personnel soignant s'est montré silencieux sur l'expérience traversée pendant la Grande Guerre. Lucien Laby a 22 ans lorsque le conflit bouleverse sa destinée. Il décide alors d'annoter au jour le jour ce qu'il vit.

Lorsque la guerre est déclarée, il montre ses sentiments. Le 1<sup>er</sup> août 1914, il note que « tous nous crions « Vive la France ». Emotion générale. Combien d'entre nous vont rester sur le terrain ! » [p. 30]. Il formule son désir de participer activement à la guerre : « J'en grille d'envie. J'en ai assez de sentir les autres se battre et moi rester là » [Samedi 8 août 1914, p. 33] même s'il décrit déjà les premières horreurs de la guerre [p. 46 et suiv.] et sa détresse de devoir fuir : « Je suis triste de battre en retraite que je ne puis m'empêcher de pleurer » [2 septembre 1914, p. 49]. On suit toutes les fluctuations de son moral, certain, dès le lendemain, « que nous vaincrons. Donc, courage ! » [3 septembre 1914, p. 50]. Sa division rencontre des difficultés, « elle ne peut traverser l'Aisne. Plusieurs essais avec grosses pertes » [14 septembre 1914, p. 56].

Au courant de l'année 1915, il songe à entrer dans l'infanterie où il devient médecin de bataillon. Avec ses hommes il vit et voit directement les drames de la guerre : « Que cette traversée de la plaine semée de morts est donc triste ! » [27 septembre 1915, p. 120] ou le lendemain où il a « encaissé le bombardement le plus formidable qu'on puisse imaginer » [p. 120]. Son unité participe aux offensives de Champagne de septembre 1915 et à la bataille de Verdun en mai 1916 : « Le dernier pan de mur qui reste de la ferme Thiaumont est écorné. Nous sommes à 900 mètres de Douaumont » [18 mai 1916, p. 171]. En mars 1917, il annonce les succès français : « On apprend que les Boches battent en retraite d'Arras à Soissons. On prend Péronne, Bapaume, Ham, etc. Victoire ! On les a, les vaches ! » [19 mars 1917, p. 221]. C'est également la période où l'on sent chez Laby, un peu comme dans plusieurs unités combattantes, poindre la lassitude : « Je n'ai pas le droit de me plaindre : je suis l'un des nombreux imbéciles qui ont poussé le chauvinisme jusqu'à souhaiter la guerre. Eh bien, je suis servi ! Je dois boire le calice jusqu'à la lie, sans me plaindre... » [3 mai 1917, p. 237-238].

Le 9 octobre 1917 il est nommé dans une ambulance chirurgicale automobile [p. 272-273] et arrive à Belfort le 6 novembre [p. 277]. Il se trouve donc à l'arrière : « Je n'ai pas l'habitude d'être si loin ! » [7 novembre 1917, p. 278]. A l'armistice, il participe aux joies collectives : Belfort est en fête le 12 novembre 1918 [p. 310], à Mulhouse : « Enthousiasme de la population dans les rues bondées de monde et toutes pavoisées » [24 novembre 1918, p. 313] et à Strasbourg où c'est « un enthousiasme général » [25 novembre, p. 313]. Comme un symbole, ce journal de bord s'achève par le défilé du 14 juillet 1919. Acclamé, il défile au milieu des fleurs et des cris, pour « le plus beau jour de gloire que nous ayons vécu » [14 juillet 1919, p. 335].

Les carnets de l'aspirant Laby sont des récits pris sur le vif, rédigés dans l'instant. Mais ils sont également « le fruit d'un effort d'écriture poursuivi par Lucien au cours de l'après-guerre » [p. 8]. Même si l'auteur n'évoque jamais ses motivations d'écriture, on remarque que Laby s'épanche pendant les événements les plus intenses. De plus, l'auteur est un combattant « ordinaire », caractéristique de son environnement habité par le patriotisme, « presque impossible à mesurer » [p. 10], et par le sens du devoir. Progressivement, on sent une évolution chez le personnage. Avec la durée et les atrocités du conflit, il se montre plus modéré à l'égard de l'ennemi, moins prompt à exprimer le sentiment national pour aboutir, comme beaucoup d'autres avec lui, à une crise du moral (notamment en mai 1917). Les carnets de Laby ne sont pas une vision édulcorée de la guerre. Au contraire, son texte est sans

concession. « Le tableau qu'il dresse de son expérience de guerre est sans pitié. On touche là à la spécificité irréductible de son texte » [p. 16].

Les médecins sont évidemment les témoins privilégiés de l'évolution de la guerre. Ce sont les premiers observateurs de la violence des combats et des pertes engendrées par les batailles. Il n'hésite pas à souligner la cruauté du conflit, et notamment le combat au corps à corps, « le plus indicible, le plus occulté aussi... » [p. 17]. Cet ouvrage est une précieuse source sur le premier massacre du siècle mais aussi un émouvant témoignage de l'homme broyé par l'horreur de la guerre.

Gilles Wolfs, Revue *LE DETOUR* n°1, 2003, p. 248-249.